

Les vieilles dévotes sans beauté et sans prestige qui encombraient alors les chœurs d'église et se contentaient de sentir se frôler contre eux la bedaine grasse d'un curé quelconque—nous ne voulons pas mentionner de nom—s'en donnaient à bouche-que-veux-tu, et daubaient sur le compte de leurs camarades, plus charmantes, possédant plus de talent, et sachant se rendre aimables tout en faisant une large part à la charité.

Il paraît que toutes ces choses ont disparu aujourd'hui, et c'est grâce à l'esprit d'initiative de M. Elzéar Roy, qui a su faire passer, même la *Comtesse Sarah*, l'œuvre la plus immorale de Georges Ohmet, dans la sainte maison qu'on appelle le Monument National.

Monsieur Brukési, notre vénérable archevêque, n'a peut-être pas eu le temps de lire cette œuvre du grand romancier français, ou bien il l'a expurgée. Dans tous les cas, cela ne me regarde pas, et s'il a jugé à propos d'en permettre la représentation, tant mieux. C'est un signe des temps, qui permettent d'espérer que l'émancipation du peuple canadien, au point de vue intellectuel, arrive un bon moment, et que nous aurons bientôt un théâtre vraiment national dirigé par des gens intelligents et exempts de préjugés.

Continuez, M. Roy, et vous avez toutes les sympathies des gens bien pensants qui veulent l'avancement des arts et du beau dans notre pays.

LORGNETTE.

Funérailles de Moine

Tout-Paris était, hier matin, à Sainte-Clotilde, pour assister aux funérailles du Père Didou, ce Tout-Paris qui est fait de grandes dames et de petites, de généraux et de poètes, de prélates et d'acteurs, ce Tout-Paris qui va de l'autel à la scène par la sacristie et les coulisses.

Ils étaient là, les membres de la cohorte monastique, entourant le catafalque d'un moine qui jeta son rayon dans l'obscurité du temple et qui fit son bruit dans le monde.

Parfois, aux enterrements des hommes qui eurent l'éclat de ce bruit autour de leur nom,

l'ironie de la nature se mêle à la splendeur du deuil et le soleil se met à rire sur les uniformes chamarrés, danse sur les draperies noires, doigt insolemment les torchères argentées... Au service solennel du Père Didou, ce ne fut pas cela. Le ciel resta gris, décemment. Mais l'ironie se montra dans le choix du sanctuaire où les voix des prêtres chantèrent en l'honneur du Dominicain : Sainte-Clotilde, l'église de toutes les froideurs, le temple du faux gothique, les murs où les toiles marouflées jouent au chromo autant qu'elles imitent la fresque, la basilique où les prie-Dieu gardent un air de fauteuils à la mode de 1830, celles où les enfants de chœur sont vêtus comme des caricatures de pairs de France, le sanctuaire de la piété convenable et bien reliée, voilà ce que l'on a trouvé pour chanter le "Requiem" sur la dépouille d'un moine qui fut la tempête, et qui osa, du haut de la chaire, lancer la foudre sur les vices de la société bourgeoise.

Si le décor étonne, la splendeur de la cérémonie fuëbre se déroule avec la simplicité de majesté qui appartient éternellement au catholicisme : l'église et sa richesse trop moderne disparaissent à mesure que le service avance. Le voile du deuil met sa draperie sur les pierres trop ornées, sur les autels trop dorés. L'idée de sépulture et de caveau se dresse dans l'air enfumé qui pénètre les poumons de sa tenacité victorieuse et qui circule autour de la foule comme le souffle de la mort immortelle.

Dans les conversations discrètes et à voix basse revit pour un instant le moine qui attira sous les pieds de la chaire le plus de femmes françaises, après Lacordaire : la mémoire voit cette robe blanche dont les manches larges étaient parfois comme des ailes d'archange au vol enveloppant ; les femmes restent émues par le souvenir de ces yeux dont l'iris dilaté semblait lancer des flammes d'idées. D'autres pensent à cette voix de contralto qui faisait des paroles les plus simples une musique mystérieuse et surnaturelle.

Et les prières de l'Eglise roulant sous les voûtes rappellent que cette réalité est devenue un fantôme. L'ivresse est tombée : morte la voix !